

NÉCROLOGIE

MM.

LAVENT (Émile), Ang. 1883, sociétaire de 1908, décédé le 4 juillet 1909, à Paris.

SCHUPPERT (Georges), Châl. 1858, sociétaire de 1888, décédé le 14 juillet 1909, à Wissembourg (Alsace annexée).

CORNESSE (François), Châl. 1859, sociétaire de 1879, décédé le 18 juillet 1909, au Creusot (Saône-et-Loire).

HEREST (Alexandre), Ang. 1864, sociétaire de 1890, décédé le 18 juillet 1909, à Meudon (Seine-et-Oise).

MOITIÉ (Jules), Châl. 1873, sociétaire de 1882, décédé le 19 juillet 1909, à L'Horme (Loire).

BOUVIER (Paul), Châl. 1891, sociétaire de 1900, décédé le 26 juillet 1909, à Paris.

BOSSE (Pierre), Ang. 1853, non sociétaire, décédé le 19 avril 1909, à Saint-Nazaire (Loire-Inférieure).

MARTIN (EUGÈNE)

Châlons 1848.

La mention concernant la mort de Martin (Eugène), parue dans un des bulletins de l'année dernière, est passée presque inaperçue, parce que la plupart des contemporains de notre Camarade étaient décédés, et que, lui-même, après plus d'un demi-siècle de labeur non interrompu, avait quitté définitivement les affaires depuis plusieurs années.

Cette mention de nécrologie ne contenait pas un seul mot sur la carrière du défunt; et, depuis son insertion au bulletin, aucune notice biographique n'est venue la compléter.

Je crois de mon devoir de combler cette lacune, et cela, pour deux raisons. La première, c'est que j'ai toujours été lié de sincère amitié avec Martin, à l'école d'abord, et pendant toute sa carrière industrielle; puis que nous avons collaboré ensemble à divers travaux professionnels et au Comité de la Société. La seconde, c'est que Martin mérite, à tous égards, d'être indiqué comme exemple à suivre aux jeunes Camarades qui sortent de l'école et qui vont commencer à gagner leur vie. Tous ceux qui l'ont connu intimement, le considéraient, en effet, comme l'homme le mieux équilibré et le plus apte à remplir toutes les fonctions qui lui furent confiées. De l'avis unanime, Martin était un excellent ingénieur, un directeur d'usine modèle, très estimé de ses chefs et très aimé de ses subordonnés. Je ne crois pas qu'on puisse faire un plus bel éloge d'un Ancien Élève des Écoles nationales d'Arts et Métiers, surtout si j'ajoute que, fidèle à ses origines, il n'a jamais voulu sortir du domaine de la mécanique industrielle, malgré les propositions avantageuses qu'il reçut, pour s'occuper de questions financières.

Eugène Martin est né à Clermont (Oise) le 15 février 1833. Il est entré à l'École de Châlons le 1^{er} octobre 1848 et il en est sorti, dans un bon rang, le 29 août 1851.

Je n'ai pas de renseignements sur son enfance, ni sur l'école où il fit ses premières études. Tout ce que je puis dire à ce sujet, c'est que, reçu à l'École de Châlons, à la limite inférieure d'âge, il était très bien préparé, pour en suivre convenablement tous les cours théoriques et les travaux manuels.

A sa sortie de Châlons, Martin vint à Paris avec l'idée, bien arrêtée, de travailler à l'atelier tout le temps nécessaire pour devenir un bon ouvrier, pour connaître les moyens dont disposaient alors les fabriques de bonnes machines et pour savoir utiliser, le mieux possible, les principales machines-outils. Je me rappelle d'autant mieux ce programme que nous l'avions tracé ensemble et que la même règle de conduite a guidé nos débuts.

Martin tint parole; il entra chez Cavé, le grand constructeur parisien, en octobre 1851 et resta aux ateliers jusqu'en octobre 1854, époque à laquelle il reçut le salaire d'un ajusteur de profession. Sur la demande de l'ingénieur de l'établissement, il prit place au bureau des études et devint bientôt un des meilleurs dessinateurs de ce bureau. En 1858, vers la fin de l'année, la maison Cavé subit une importante transformation; les ateliers de Paris furent supprimés et tout le personnel remercié.

Cette partie de la carrière industrielle de Martin dura donc sept années complètes : trois ans à l'atelier, quatre ans au dessin. Sollicité, à plusieurs reprises, d'entrer chez Cail et chez Calla, notre ami s'y refusa, car il trouvait, chez Cavé, tous les éléments désirables pour se perfectionner dans la profession de mécanicien et il considérait cette première maison industrielle comme une véritable école d'application. Il était d'ailleurs sous les ordres d'un autre Ancien Élève de grand mérite : Louis Lebrun (Ang. 1839) qui l'affectionnait beaucoup et qui lui confiait toujours l'étude de projets compliqués. Quand Lebrun quitta Cavé (comme tous les autres employés, en 1858) il fonda, avec un Ancien Élève de l'École de Châlons, les ateliers de Creil, qui appartiennent aujourd'hui à nos excellents camarades Daydé et Pillé, et il demanda à Martin de venir diriger son bureau d'études. C'était même à peu près convenu, quand une occasion se présenta à l'encontre de ce projet.

Un des anciens directeurs des ateliers Clément Desormes, à Oullins, M. de Quillacq, avait fondé, l'année précédente, une usine, à Anzin, destinée à la construction du matériel de mines et à celle d'appareils de levage. Il avait choisi, comme ingénieur, notre camarade Louis Pelletier que nous avons connu à Châlons en 1848, où il faisait une quatrième année. Pelletier, qui connaissait le mérite exceptionnel de Martin, le pria de venir le seconder. Martin accepta, et c'est ainsi que commença sa seconde partie de la vie industrielle de notre Camarade.

Avant d'en parler, il me faut noter que Martin, étant chez Cavé, se fit inscrire en 1856, pour faire partie de notre Association amicale. C'est un des rares membres de cette époque qui soit resté sociétaire pendant plus de cinquante ans.

Sa bonne réputation de camaraderie, sa conduite exemplaire et ses talents déjà connus d'un grand nombre de sociétaires, lui valurent d'être élu membre du Comité en 1857 et en 1858.

Le stage que fit Martin dans les ateliers d'Anzin, en qualité de dessinateur, fut de très courte durée. Deux ans après son entrée, Pelletier quitta la maison Quillacq, et Martin devint ingénieur, chef des études, en ses lieu et place. Pendant vingt-trois années consécutives, il resta dans le même établissement.

Durant ce long espace de temps, ce fut, entre le patron et l'ingénieur, une collaboration intime et continuelle, qui fit le succès de la maison et qu'il est bien difficile d'analyser pour mettre en relief les mérites respectifs des deux collaborateurs. Les ayant intimement connus tous les deux, je

puis cependant essayer de faire la part de chacun. De Quillacq était un administrateur de premier ordre, un commerçant hors ligne. Ses connaissances théoriques étaient peu étendues, mais il savait apprécier, à leur juste valeur, les données d'un problème, et choisir, parmi les solutions qui lui étaient soumises, celle qui convenait le mieux à chaque cas particulier. Martin était l'âme de la maison; c'est lui qui étudiait tous les appareils, qui calculait leurs dimensions et évaluait le prix de leur construction, qui mettait, enfin, dans les mains de son patron, tous les éléments nécessaires à l'obtention des commandes, et qui, ces commandes faites, surveillait leur réalisation aux ateliers.

Cette étroite collaboration était d'ailleurs connue et, dans toutes les expositions, dans tous les concours industriels, partout où une récompense — généralement un grand prix ou une médaille d'honneur — était décernée à M. de Quillacq, notre Camarade recevait une médaille de collaborateur.

En 1867, à l'Exposition universelle, la machine à vapeur envoyée par la maison Quillacq fut très remarquée; M. Tresca, président du jury des récompenses, demanda et obtint pour le constructeur une double récompense: une grande médaille et la croix de la Légion d'honneur. Martin reçut une médaille de collaborateur, avec une mention des plus élogieuses.

A Vienne, en 1873, la maison Quillacq exposait une machine d'extraction, deux fortes grues à vapeur, un ventilateur de mines et une série de dessins des derniers travaux exécutés dans ses ateliers.

J'ai assisté aux opérations du jury. C'est encore M. Tresca qui expliqua les principales qualités des appareils exposés. De ces explications j'ai retenu seulement quelques points saillants, les voici :

La machine d'extraction possédait des bobines folles permettant d'allonger ou de raccourcir rapidement les câbles; une détente Guinotte mettant automatiquement la puissance motrice en rapport constant avec la résistance variable des câbles; un régénérateur Blochkoltz permettant de donner une grande vitesse à la machine, en conservant une entière sécurité de marche.

Pendant cette visite et après examen des dessins exposés, j'avais été frappé de la quantité d'inventions françaises et étrangères auxquelles Martin avait recours dans ses études. Je lui en fis la remarque quand il vint à Vienne, en ajoutant que, connaissant plusieurs de ses propres inventions, j'étais étonné de ne pas les lui voir souvent appliquer. Martin me répondit qu'il préférait grouper, dans les machines. Quillacq, les

organes les mieux appropriés à leurs fonctions, sans se préoccuper du nom de leur inventeur, quitte, son choix fait, à obtenir le droit de s'en servir. « Avant tout, disait-il, j'aime ce qui a fait ses preuves et je crains la responsabilité qui incomberait à mes propres innovations ». Pour notre Camarade, une étude consistait donc à combiner les meilleurs organes connus, pour réaliser un ensemble donnant toute satisfaction au client, sans jamais faire entrer en ligne de compte son amour-propre d'inventeur. J'insiste un peu parce que ce sage principe est rarement observé.

A propos de l'Exposition de Vienne, j'extrais les lignes suivantes d'un ouvrage paru l'année même de cette exposition :

« De 1858 à 1873, M. Quillacq a construit 59 puissantes machines d'extraction, 11 machines d'épuisement, 28 ventilateurs de mines, 50 grues à vapeur, etc. Ses produits, tout d'abord écoulés en France, vont maintenant en Angleterre, en Belgique, en Autriche et jusqu'en Amérique » M. Quillacq a pour collaborateur un ingénieur des plus distingués, M. Martin, ancien Élève de l'École d'Arts et Métiers de Châlons, auquel le jury a décerné une médaille spéciale. »

L'Exposition de 1878 eut des résultats analogues pour le constructeur et l'ingénieur. Il me paraît inutile d'entrer dans aucun détail sur cette exposition; je signale cependant qu'une question, toute politique, empêcha de Quillacq d'obtenir une récompense honorifique demandée pour lui par le jury.

En 1882, M. de Quillacq désira placer son fils à la tête de sa maison de construction. Martin, ne voulant pas abandonner certaines des prérogatives qu'il avait acquises, se retira.

Sur ma proposition, le Conseil d'administration de la Société *l'Éclairage électrique* (ancienne Société Jablochkoff) le nomma directeur de l'ensemble des services, pour une période de cinq années. Il n'eut ainsi aucune interruption dans ses travaux: le lendemain de son départ d'Anzin, il entra rue Lecourbe, à Paris, dans ses nouvelles fonctions.

Pour la première fois depuis sa sortie de l'École, il eut à s'occuper de construction d'appareils, d'installation d'usines et d'exploitation industrielle; et là, comme chez Cavé et à Anzin, il remplit son mandat à l'entière satisfaction de ses chefs.

C'est lui qui fit installer, dans divers théâtres parisiens, aux Variétés, au Châtelet, au Théâtre Lyrique, etc., le matériel nécessaire pour l'éclairage électrique, et qui réussit à donner, à ces éclairages, la sécurité de

marche, la puissance lumineuse et la fixité des brûleurs, qualités si utiles et si rarement obtenues, il y a vingt-cinq ans.

Le Conseil de la Société, constatant le zèle et l'intelligence que Martin apportait dans ses fonctions de directeur, lui proposa une place d'administrateur en lui promettant de le nommer, à bref délai, administrateur-délégué. Martin refusa : « Si j'acceptais, dit-il, votre proposition, je cesserais d'être technicien pour m'occuper de questions financières, et, tout naturellement, je prendrais une responsabilité dont je désire m'exempter. C'est pourquoi je ne puis accepter votre offre, malgré les avantages pécuniaires qui y sont attachés, préférant exercer ma profession d'ingénieur, comme je n'ai jamais cessé de le faire. »

Cette réponse, que j'ai entendue, et dont je puis certifier le sens sinon les termes exacts, montre bien les sentiments qui animaient notre camarade. Il était instruit, laborieux, intelligent, plein de bon sens, mais nullement ambitieux.

Pendant les cinq années qu'il dirigea la Société *l'Éclairage électrique*, Martin réorganisa les ateliers et apporta de sérieuses améliorations dans la fabrication des appareils et des bougies électriques. Il fit, sur la demande du Conseil, un voyage aux États-Unis, pour comparer les méthodes de construction et d'exploitation en usage en France avec celles en usage en Amérique. Son rapport permit aux administrateurs de modifier profondément les errements jusqu'alors suivis et prépara le changement radical qui s'opéra peu après dans l'organisation même de la Société.

C'est pendant ce voyage que Martin comprit le rôle joué en électricité par les machines à grande vitesse et le parti qu'on pourrait tirer de l'étude raisonnée de ces machines.

A son retour, il s'occupa de cette question et publia, dans nos bulletins, une notice dont je parlerai plus loin.

Je lui conseillai, à la même époque, d'étudier les phénomènes sur lesquels sont basés les dynamos et les moteurs électriques, ainsi que la théorie des appareils servant au transport des forces, à l'éclairage et à la galvanoplastie. Mais Martin se sentait trop âgé pour étudier, avec fruit, cette nouvelle branche de l'activité humaine, et, comme toujours, il refusa de modifier sa manière d'utiliser ses connaissances acquises et d'enrichir son savoir de théories nouvelles, malgré la faveur dont elles jouissaient.

Martin ne voulait donc pas devenir électricien, mais il facilitait aux Anciens Élèves placés sous ses ordres les moyens d'étudier la science

électrique, dans toutes ses manifestations, et il éprouvait une vive satisfaction quand l'un d'eux se faisait remarquer par ses aptitudes exceptionnelles dans cette étude. Parmi ces élèves il m'est très agréable de citer Édouard Labour (Ang. 1879) qui a fait de très belles inventions et qui est aujourd'hui directeur technique de la Société *l'Éclairage électrique*. Tout le matériel fourni par cette Société a été créé et mis au point par ce Camarade, qui est devenu, en peu d'années, un des premiers ingénieurs-électriciens de France.

En 1887, son contrat de cinq ans terminé, Martin quitta *l'Éclairage électrique* pour entrer, en qualité de directeur général de l'exploitation, à la Compagnie Edison. Cette Compagnie possédait alors une grande usine de construction, à Ivry, et deux stations centrales d'électricité, à Paris.

Dans ces nouvelles fonctions, Martin fit preuve des mêmes qualités d'ordre et de méthode qu'il avait toujours montrées dans toutes ses autres situations et il donna entière satisfaction à ses chefs. L'usine d'Ivry surtout se ressentit de sa direction par de très utiles améliorations. Mais, malgré son zèle et les félicitations du Conseil d'administration, Martin ne pouvait pas se dissimuler que, dans l'ensemble des services sociaux, l'exploitation commençait à dominer, qu'une transformation radicale ne devait pas tarder à s'opérer et que, petit à petit, son rôle allait en s'amoindrissant. Il comprenait, mieux que personne, qu'il fallait, à la tête de l'exploitation, un homme doué de qualités toutes spéciales pour résoudre une foule de questions administratives qui primaient les questions techniques, et, sans chercher à ralentir l'évolution qui se préparait, il s'occupa, tout particulièrement, de l'Exposition de 1889 et des installations particulières d'éclairage : Opéra, grands magasins, etc.

En 1892, ayant terminé son contrat, il quitta la Compagnie Edison et fut nommé directeur général de la Société anonyme industrielle d'Anzin, qui avait pris la succession des établissements de Quillacq. Ce changement de position et de résidence se fit rapidement comme les précédents. Quelques jours suffirent pour opérer le déménagement nécessaire, Martin ayant conservé son habitation d'Anzin pendant son séjour à Paris.

C'est là encore un détail qui mérite de fixer l'attention des Camarades : jamais Martin n'a été sans place. Il n'a sollicité que son entrée chez Cavé, en 1851, et, depuis, on l'a demandé chez Quillacq, à *l'Éclairage électrique*, chez Edison et enfin à la Société d'Anzin. Inutile de faire ressortir combien ce simple détail prouve en faveur de notre regretté Camarade.

Je ne parlerai pas, pour éviter des redites, des travaux que Martin mena à bonne fin dans sa nouvelle situation. Sans cesser nos relations amicales, depuis 1892, nous nous voyions rarement : il habitait Anzin, j'avais également quitté Paris pour demeurer à la campagne, et nos lettres, très espacées, ne contenaient guère de renseignements relatifs à l'industrie, de sorte que j'ai peu d'éléments à ma disposition pour compléter l'énumération des faits constituant, à cette époque, la carrière industrielle de notre Camarade. J'espère en avoir assez dit pour faire apprécier cette belle carrière à sa juste valeur.

Il me reste à parler de sa collaboration aux publications de la Société. Martin qui, je l'ai déjà dit, faisait partie du Comité en 1857 et en 1858, fut de nouveau élu en 1885 et en 1886 membre dudit Comité.

Pendant cette dernière année, il fit un rapport sur les modifications à apporter au programme des études aux Écoles d'Arts et Métiers, et il participa aux travaux de diverses Commissions nommées par le Comité.

Les *Bulletins technologiques* de mars, de mai et de juin 1886 contiennent un article, rédigé par lui, sur les machines à vapeur à grande vitesse, dont il avait conçu l'idée pendant son voyage aux États-Unis. Au début de cet article, Martin expose les causes qui ont retardé la réalisation d'une machine (à manivelle) à très grande vitesse, en insistant sur ce fait que la principale de ces causes vient de ce que les inventeurs n'ont pas tenu assez compte des perturbations que la grande vitesse apporte à certains organes et qui détruisent la stabilité du système en marche. Puis il analyse l'influence de l'inertie des pièces animées d'un mouvement alternatif et l'action de la force centrifuge sur ces pièces lorsqu'elles sont mal équilibrées. Les figures géométriques et les calculs qui accompagnent sa théorie sont complets et bien présentés; les conclusions sont nettes et précises.

L'article de Martin, écrit il y a vingt-cinq ans, n'a rien perdu de son intérêt. La médaille d'or, qui fut attribuée à son auteur, était des mieux méritées.

En 1902, se sentant fatigué, notre Camarade quitta définitivement la carrière industrielle pour jouir d'un repos bien gagné.

Six ans après, le 20 janvier 1908, âgé de soixante-quinze ans, il rendait le dernier soupir à Villers-Cotterets (Aisne), où il possédait encore quelques parents du côté maternel.

Avant de terminer cette notice, je dois dire, qu'à ses qualités profession-

nelles, Martin joignait un excellent cœur. Il avait peu d'amis, mais son dévouement pour ceux qu'il avait choisis était sans borne.

Dans les fonctions de directeur qu'il a si longtemps exercées, sa qualité maîtresse était l'équité. Jamais il ne punissait un subordonné sans avoir l'absolue conviction que ce dernier avait commis une faute grave.

Sa carrière industrielle peut se résumer en quelques mots :

Ouvrier, quatre ans; dessinateur, six ans; ingénieur, vingt ans; directeur d'usine, vingt ans.

De même, le nombre de places qu'il a occupées est des plus faibles :

Chez Cavé, sept ans; chez Quillaçq, vingt-trois ans; à l'Éclairage électrique, cinq ans; chez Edison, cinq ans; enfin, aux ateliers d'Anzin, dix ans.

De tout ce qui précède, on peut tirer la conclusion que j'avais raison de dire, en commençant cette notice, que Martin (Eugène) était digne d'être proposé comme un exemple à suivre aux élèves qui sortent de nos Écoles.

Hippolyte FONTAINE.

(Châl. 1848).
